

CONNAISSANCE ET ENJEUX PRATIQUES¹

Julien DUTANT

Assistant au département de philosophie de l'Université de Genève, au sein du groupe Episteme dirigé par P. Engel, sous la direction duquel il prépare une thèse dans laquelle il défend une théorie infailibiliste et contextualiste de la connaissance proche de celle de D. Lewis. Il a auparavant étudié à l'Université de Paris-IV Sorbonne, à University College London, et à l'Institut Jean Nicod où il a été co-dirigé par F. Récanati. Il a co-édité avec P. Engel Philosophie de la connaissance (Vrin, 2005).

On considère traditionnellement que le fait qu'on sache quelque chose ou non dépend uniquement de facteurs liés à la vérité de la chose en question. Plusieurs philosophes ont récemment rejeté ce "purisme épistémique" en soutenant qu'il existe un "empiètement pragmatique" sur la connaissance ; notamment, que les enjeux qu'une question a pour un sujet affectent le fait qu'il sache ou non. J'expose ici le paradoxe à l'origine de ce débat et passe en revue les options de réponse.²

1. LE PARADOXE DE L'EMPIÈTEMENT PRAGMATIQUE

Le paradoxe de l'empiètement pragmatique est le fait que des facteurs purement pratiques tels que les enjeux auxquels on est confronté semblent affecter le fait qu'on sache quelque chose ou non. On peut l'introduire avec la paire de cas suivants, proposés par Jeremy Fantl and Matthew McGrath :

Cas du train 1 : Vous êtes à la gare de Back Bay à Boston afin de prendre un train de banlieue pour Providence. Vous allez vous détendre quelques jours chez des amis. Vous avez une conversation plutôt ennuyeuse avec un type qui se tient à côté de vous. Il va lui aussi rendre visite à des amis à Providence. Alors qu'un train arrive à quai, vous lui demandez : Est-ce que ce train s'arrête à toutes les petites stations, Foxboro, Attleboro, etc. ? Ce n'est pas très important pour vous que le train soit un "Express" ou non, bien que vous préféreriez un peu qu'il le soit. L'homme vous répond : "Oui, celui-ci s'arrête partout. Ils me l'ont dit quand j'ai acheté

¹Je remercie Pascal Engel pour plusieurs discussions sur le sujet et les participants de l'atelier Contemporary Research in Philosophy de l'Ecole Doctorale Romande de Philosophie (Lausanne, mars 2007) où une première version de ce travail a été présentée.

²L'expression d'empiètement pragmatique (*pragmatic encroachment*) a été introduite par Jonathan Kvanvig (sur son blog Certain Doubts) pour désigner la supposée influence de facteurs pratiques sur le statut épistémique, défendue principalement par Hookway (1990), Owens (2000), Fantl and McGrath (2002), Hawthorne (2004) et Stanley (2005). J'introduis l'expression de «paradoxe de l'empiètement pragmatique» pour désigner le problème auquel leur position est l'une des réponses possibles.

le ticket.” Rien chez lui ne semble particulièrement suspect. Vous croyez ce qu’il vous dit.

Cas du train 2 : Vous devez à tout prix être à Foxboro. Votre carrière en dépend. Vous avez un ticket pour un train qui part dans deux heures et arrivera à Foxboro presque trop tard. Vous entendez la conversation du cas précédent à propos du train qui vient juste d’arriver à quai et qui part dans 15 minutes. Vous pensez : “Ce type pourrait être mal informé. Il s’en fiche que le train s’arrête à Foxboro. Peut-être que la personne au guichet a mal compris la question. Peut-être qu’il a mal compris la réponse. Et qui sait s’il a même acheté un ticket ? Il est hors de question que je me trompe là-dessus. Je ferais mieux d’aller vérifier par moi-même.”³

Appelons les cas cas à “enjeu faible” (Ef) et à “enjeu fort” (EF), respectivement. Si le train s’arrête réellement à Foxboro et que tout est normal par ailleurs (le témoin ne ment pas, etc.), ils suscitent les verdicts suivants, où p est la proposition que le train s’arrête à Foxboro :

Dans le cas à enjeu faible, le sujet sait que p .

(AEF) Dans le cas à enjeu fort, le sujet doit vérifier que p .

Il sera utile ici d’utiliser une version plus faible du premier verdict :

(CEf) Dans le cas à enjeu faible, le sujet est à même de savoir que p .

Par “être à même de savoir que p ” on veut dire en gros qu’il suffit que le sujet se pose la question, et forme la croyance que p , pour savoir que p .⁴

Les raisons de croire que le train s’arrête à Foxboro sont les mêmes pour les deux sujets. Cela vaut aussi bien si on emploie une notion “internaliste” de raison (ce qui semble être le cas du sujet, vu “de l’intérieur”) qu’une notion externaliste (l’origine et la fiabilité effectives de l’information). Soit :

(MD) Le sujet dispose des mêmes données pour p dans les deux cas.

Où le terme de “données pour p ” sert à rendre cette notion non spécifiée de choses qui indiquent la vérité de p .⁵

Le paradoxe naît du fait que les verdicts engendrent une contradiction si on accepte deux principes à première vue plausibles :

(PE) Purisme épistémique. Si les données pour une proposition vraie p sont les mêmes dans deux cas, alors : si le sujet est à même de savoir que p dans un cas, il l’est dans l’autre aussi.⁶

(PCA) Principe Connaissance-Action. Si un sujet est à même

3 Fantl and McGrath (2002, 67, je traduis). Le premier cas de ce genre est celui de la banque introduit par DeRose (1992, 913) ; voir aussi celui de l’avion de Cohen (1999, 58).

4 C’est la notion de «*being in a position to know*» de Williamson (2000, 114).

5 Données correspond donc ici à l’anglais *evidence*.

6 C’est à quelques détails près le «purisme» rejeté par Fantl and McGrath (2007, 58). Stanley (2005, 6) l’appelle intellectualisme, sur une suggestion d’E. Conee. Fantl and McGrath (2002, 68) critiquaient un principe analogue pour la justification, correspondant à l’évidentialisme de Conee and Feldman (2004).

de savoir que p , il doit traiter p comme une raison d'agir.⁷ On peut en donner quelques illustrations intuitives.

Si votre frère aime la crème glacée et vous non, cela ne peut pas faire une différence au fait que vous sachiez ou non qu'il y a de la crème glacée dans le frigo. Par contre, le fait que vous ayez ouvert le frigo aujourd'hui peut faire une différence, parce que ce que vous avez vu peut indiquer qu'il y en a (ou non). Plus généralement, le fait que vous sachiez quelque chose semble uniquement dépendre de facteurs liés à la vérité de votre croyance correspondante. C'est cette idée que (PE) reprend.

Si vous savez que le feu est rouge, il ne faut pas passer ; et il ne faut pas non plus demander s'il est rouge.⁸ Au contraire, vous devez le tenir pour acquis dans vos actions. Ou encore, si vous étiez à même de savoir que l'aiguille n'était pas stérile, il ne fallait pas l'utiliser. C'est ce lien entre connaissance et action qu'exprime (PCA).⁹

Les deux principes, conjointement avec les verdicts, engendrent une contradiction. Par (AEF), dans le cas à enjeu fort, le sujet devrait vérifier. Par (PCA), cela implique qu'il n'est pas à même de savoir. Or par (MD), il a les mêmes données dans les deux cas. Donc par (PE), il n'est pas à même de savoir dans le cas à enjeu faible non plus. Mais selon (CEf), il l'est.

(MD), qui fait simplement partie de la description du cas, est hors de doute. Comme les quatre autres thèses engendrent conjointement une contradiction, l'une au moins est fautive. Le paradoxe tient à ce que chacune paraît pourtant plausible.

Une remarque importante. Dans le cas à enjeu fort, le sujet ne sait pas simplement parce qu'il *ne croit pas*. Cela semble dissoudre le paradoxe : dans le cas à enjeu élevé, le sujet doit vérifier uniquement parce qu'il lui manque la conviction. Or il n'en est rien. Supposez que notre sujet, dans le cas à enjeu fort, prenne pour argent comptant ce que dit l'homme, et ne fasse pas de vérification. Dirions-nous alors qu'il sait que le train s'arrête à Foxboro ? Si oui, alors nous devons ou bien dire qu'il doit vérifier malgré tout (en contradiction avec PCA), ou bien que c'est inutile (en contradiction avec AEF). Si non, nous devons ou bien dire que dans le cas à enjeu faible il ne sait pas non plus (en contradiction avec CEf), ou bien qu'il sait sans pourtant avoir plus de données (en contradiction avec PE). C'est pour laisser de côté la question psychologique

⁷ Hawthorne and Stanley (2008) et Williamson (2005, 231). Fantl and McGrath (2002, 71-73) défendent ce principe sous une formulation différente.

⁸ Là encore, en supposant que tout est normal par ailleurs, par exemple, qu'il ne s'agit pas d'une session d'école de conduite.

⁹ (PCA) dit que la connaissance est suffisante pour tenir une proposition pour acquise. On peut se demander si elle est nécessaire. Par exemple, il semble que si vous ne savez pas si le feu est vert, il ne faut pas tenir pour acquis qu'il le soit. Il faut ou bien le vérifier, ou bien ajuster ses plans à la possibilité qu'il ne le soit pas. Voir Hawthorne and Stanley (2008) pour une défense de la thèse que la connaissance est nécessaire et suffisante pour tenir quelque chose pour acquis dans l'action.

(c'est-à-dire, le fait que le sujet acquière ou non une croyance sur la base de ses données) que nous avons utilisé la notion d' "être à même de savoir" dans notre formulation du paradoxe.¹⁰

2. SOLUTIONS

Les principales solutions consistent à abandonner une seule thèse parmi les quatre. (Par convenance, nous leur attribuons des noms, mais ceux-ci ne sont pas forcément utilisés ici au sens qu'ils ont ailleurs.)

Le *scepticisme* rejette (CEf) : même dans le cas à enjeu faible le sujet ne sait pas. Cela implique d'abandonner une grande partie de nos attributions ordinaires de connaissance : quelles que soient nos données, on pourra toujours imaginer un cas parallèle où les enjeux sont tellement grands qu'il serait irrationnel d'agir sur la base de celles-ci. Cette stratégie peut difficilement éviter de nier aussi que le sujet sache qu'il est *probable* que le train s'arrête à Foxboro : on peut en effet imaginer des situations où les enjeux sont tels qu'il n'est pas même raisonnable d'agir sur cette base-là. Corrélativement, il faut sans doute aussi rejeter le principe selon lequel la connaissance est *nécessaire* pour l'action. En effet, il semble rationnel pour notre sujet d'entreprendre des actions à faible enjeu sur la base de sa croyance : par exemple, acheter un sandwich en prévision de la durée du trajet. Cela ne peut s'expliquer par le fait que le sujet sache que le train s'arrêtera ou qu'il est probable qu'il s'arrêtera.

Le *dogmatisme pratique* rejette (AEF) : le sujet n'a pas besoin de vérifier dans le cas à enjeu fort, parce qu'il est à même de savoir que le train s'arrête à Foxboro. Cela semble irrationnel, surtout si vérifier ne coûte presque rien. Certes, dans le cas en question, tout ira bien pour le sujet, puisque nous supposons que le train va en effet à Foxboro. Mais il pourrait se retrouver dans une situation qui, de son point de vue, paraît parfaitement identique, mais où en réalité l'homme sur le quai se trompe. Comme tout est identique de son point de vue, il agirait dans ce dernier cas comme dans le premier, et les conséquences seraient désastreuses. Une solution serait de nier que ce qu'on doit faire dépend seulement de ce qui paraît être le cas de notre point de vue.

Le *dogmatisme non pratique* rejette (PCA) : savoir que p n'est pas suffisant pour agir sur la base de p . Le sujet à enjeu élevé sait que le train arrive à Foxboro, mais doit quand même le vérifier. C'est à première vue contre-intuitif. Une façon de défendre cette position est de dire que lorsque les

¹⁰ Voir toutefois Weatherston (2005), qui propose une variante pragmatiste de la solution psychologique («pas-de-croyance»), en s'appuyant sur une conception gradualiste de la croyance. Il distingue croire que p à un certain degré, et croire que p tout court. Selon lui, quand les enjeux sont forts, le seuil de degré de croyance qui constitue le fait de croire tout court est plus élevé. Cela lui permet de dire que les deux sujets sont justifiés à croire au même degré, mais que néanmoins seul le premier est justifié à croire tout court, parce que dans le cas du second le fait de croire à un degré ne constituerait pas une croyance tout court.

enjeux sont élevés, il ne suffit pas de savoir, il faut aussi savoir qu'on sait.¹¹ Une autre voie consiste à dire que la notion de connaissance n'est pas centrale, et qu'on doit plutôt réfléchir en termes de probabilités subjectives.¹²

Le pragmatisme rejette (PE) : bien qu'il dispose des mêmes données, le sujet à enjeu fort n'est pas à même de savoir que le train arrive à Foxboro. Donc, de façon surprenante, ce que nous savons dépend de notre situation pratique, et non pas de nos seules données.¹³

Engel (2009) est pragmatiste au sens où il admet que la différence des enjeux fait qu'un sujet sait et l'autre non.¹⁴ Mais il précise que les enjeux n'affectent que le *seuil* de justification requis pour la connaissance ; le *degré* de justification que possèdent les deux sujets est le même, et dépend des données seules.¹⁵

Le pragmatisme a des conséquences contre-intuitives. Si par exemple un sujet a deux projets en partie contradictoires, il peut à *la fois* savoir et ne pas savoir : en tant que banquier d'affaires, il sait que la famine perdurera ; en tant que philanthrope, il ne le sait pas. En outre, il est crucial de préciser si par enjeux on entend les enjeux réels ou les enjeux perçus. Dans la première option, la position implique que le décès soudain d'une richissime tante à l'autre bout de la planète peut affecter votre connaissance ici et maintenant. La seconde option a des conséquences contre-intuitives concernant ce qu'on doit faire. Si par exemple le sujet perçoit à tort que les enjeux sont faibles (il pense que le rendez-vous est à 18h au lieu de 14h), la position implique qu'il ne doit pas se faire de soucis et vérifier.

Le *contextualisme* soutient que ce ne sont pas les situations qui font la différence apparente, mais les contextes de conversation.¹⁶ Dans une conversation où *p* est une question importante, (CEf) est faux ; dans une où ça ne l'est pas, (AEf) est faux.¹⁷ Cela permet de maintenir que

11 C'est la position de Williamson (2005).

12 Douven (2008) défend cette position. Notez que si on est tenté par la notion de probabilité épistémique plus objective de Williamson (2000, chap. 10), qui est définie en termes de connaissance, cette voie n'est pas ouverte.

13 Fantl and McGrath (2002); Hawthorne (2004); Stanley (2005).

14 Engel nie explicitement l'empiètement pragmatique, mais il entend par là la thèse selon laquelle le degré de justification d'une croyance dépend de facteurs pratiques. Il admet par contre que le degré de justification requis pour avoir de la connaissance (et aussi pour être justifié à croire) dépend de facteurs pratiques.

15 La position est proche de celle d'Owens (2000), selon qui les enjeux affectent le fait qu'on soit justifié à *former* une croyance, pas le degré de justification qu'on a pour la croyance.

16 DeRose (1992, 2005, 2007); Cohen (1999); Neta (2007)

17 Importante pour qui ? Par exemple, Lewis (1996/2005, 368) suggère d'introduire une Règle des Grands Enjeux selon laquelle «lorsque les conséquences de l'erreur [du sujet] sont désastreuses, peu de possibilités peuvent être légitimement ignorées.» Si «désastreuses» signifie ici désastreuses pour le *sujet*, alors le fait qu'une erreur puisse ou non avoir des conséquences désastreuses pour un sujet dépend de la seule situation du sujet lui-même, et ne variera pas d'un contexte de conversation à l'autre. Dans ce cas le contextualisme n'offre pas une alternative aux options standard - ainsi la position de Lewis

(PE) et (PCA) sont vrais dans tout contexte. Le prix à payer, toutefois, est qu'il n'y a plus de réponse à la question de savoir ce qu'un sujet doit faire dans une situation donnée, puisque "il doit vérifier" et "il ne doit pas vérifier" peuvent tous deux être vrais, énoncés dans des contextes distincts.¹⁸ A moins d'abandonner (PCA), ce qui ramènerait les problèmes du pragmatisme.

De mon point de vue, aucune des réponses existantes au paradoxe de l'empiètement pragmatique n'est satisfaisante, et le problème reste entier.

RÉFÉRENCES

STEWART COHEN. Contextualism, skepticism, and the structure of reasons. *Philosophical Perspectives*, 13:57-89, 1999.

EARL CONEE and RICHARD FELDMAN. *Evidentialism*. Oxford University Press, 2004.

KEITH DEROSE. Contextualism and knowledge attributions. *Philosophy and Phenomenological Research*, 52(4) :913-929, 1992.

KEITH DEROSE. The ordinary language basis for contextualism, and the new invariantism. *The Philosophical Quarterly*, 55(219) :172-198, 2005.

KEITH DEROSE. Review of J. Stanley's knowledge and practical interests. *Mind*, 116 :486-489, 2007.

IGOR DOUVEN. Knowledge and practical reasoning. *Dialectica*, 62(1) :101-118, 2008.

PASCAL ENGEL. Pragmatic encroachment and epistemic value. In Adrian Haddock, Alan Millar, and Duncan Pritchard, editors, *Epistemic Value*. Oxford University Press, 2009.

JEREMY FANTL and MATTHEW MCGRATH. Evidence, pragmatics, and justification. *The Philosophical Review*, 111 :67-94, 2002.

JEREMY FANTL and MATTHEW MCGRATH. On pragmatic encroachment in epistemology. *Philosophy and Phenomenological Research*, 75(3) :558-589, 2007.

JOHN HAWTHORNE. *Knowledge and Lotteries*. Oxford University Press, 2004.

JOHN HAWTHORNE and JASON STANLEY. Knowledge and action. *Journal of Philosophy*, 105(10) :571-590, 2008.

CHRISTOPHER HOOKWAY. *Scepticism*. Routledge, 1990.

DAVID LEWIS. Insaisissable connaissance. In Julien Dutant and Pascal Engel, editors, *Philosophie de la connaissance*. Vrin, 1996/2005.

RAM NETA. Anti-intellectualism and the knowledge-action principle.

revient à une forme de pragmatisme. C'est seulement si l'"importance" de la question est celle qu'elle a pour le locuteur que la position contextualiste diffère.

¹⁸ C'est la critique de Williamson [2005].

- Philosophy and Phenomenological Research*, 75(1) :180-187, 2007.
- DAVID OWENS. *Reason without Freedom : The problem of Epistemic Normativity*. Routledge, London, 2000.
- JASON STANLEY. *Knowledge and Practical Interests*. Oxford University Press, 2005.
- BRIAN WEATHERSON. Can we do without pragmatic encroachment ? *Philosophical Perspectives*, 19(1) :417-443, 2005.
- TIMOTHY WILLIAMSON. *Knowledge and its Limits*. Oxford University Press, 2000.
- TIMOTHY WILLIAMSON. Contextualism, subject-sensitive invariance and knowledge of knowledge. *The Philosophical Quarterly*, 55(219) :213-235, 2005.